

**MICHEL CHIHA**

**LA  
MAISON DES CHAMPS**

**DEUXIÈME ÉDITION**

**SUIVIE DE POÈMES INÉDITS**



**FONDATION CHIHA  
BEYROUTH  
Réimpression 1994**

VERS ANCIENS  
IMPRESSIONS DE PARIS  
LA NOUVELLE MOISSON  
POÈMES INÉDITS

TOUS DROITS RESERVES  
POUR TOUS PAYS  
Copyright 1965  
Edition 1965  
Réimpression 1994

VERS ANCIENS



## PRÉFACE

Un poème survit à un empire. Telle est la puissance de l'esprit. Et le souvenir des générations mortes peut ne se retrouver que dans un chant.

La puissance que ce siècle met au service du laboratoire, il faut en mettre une part au service de la poésie. Et nous entendons par poésie tout ce qui est élévation de l'âme servie par l'harmonie du langage.

La poésie est fille de la liberté; et elle est fille de la douleur plus que de nos joies. Elle est dans le soleil et dans le silence. Elle est dans l'aurore et dans la nuit. Elle ramène l'homme à sa destinée. Elle apaise et elle exalte. Elle atteint la divinité dans son essence. Elle est confiance et elle est prière.

Sa fonction dans l'humanité est immense. Les litanies de la Vierge, on pourrait lui en appliquer une part sans offenser la Mère des Grâces. Étoile du Matin. Rose Mystique. Maison d'Or. Arche d'Alliance. Consolatrice des affligés. Secours des pécheurs.

Il y a des jours où, sans poésie, il n'y aurait plus de consolation ni d'espoir; où, sans elle, la nature serait sans voix. Et c'est parfois du fond de l'abîme que nous l'appelons et qu'elle nous appelle, avec ce pouvoir étrange de la musique sur tout ce qui vit, de l'intelligence sur tout ce qui rêve et comprend.

Il n'y a pas d'inventions sans poésie de quelque sorte; il n'y a pas d'imagination créatrice sans elle. Et si parfois elle s'enferme

dans le cœur de l'homme, elle ne l'en emplit pas moins de sa plénitude. C'est elle, comme la Voix sainte, qui dit au paralytique : « Lève-toi et marche ». C'est elle encore qui donne à l'homme les moyens intuitifs qui le mènent aux sphères invisibles.

Comme la liberté, la poésie de ce temps porte souvent le poids de la tyrannie. Elle est douloureuse comme ce siècle fabuleux. Elle est enchaînée comme Andromède et comme elle exposée aux fureurs du monstre.

Mais il suffit de parler d'elle pour qu'elle chante. Il suffit de dire son nom pour que se réchauffent les mains glacées et pour que le sang accélère sa course.

Les gouvernements sans horizons et sans allégresse ne savent plus son bienfait. S'ils se servaient mieux d'elle, ils auraient moins de soucis et de plaintes. Et les vivants ne ressembleraient pas aussi souvent aux morts.

MICHEL CHIHA

## DEPART

Ce soir, allons aux champs, ô mon cœur sédentaire!  
La ville abrite trop de routine et d'ennui,  
Pour de neuves amours demandons à la nuit  
Les parfums végétaux qui montent de la terre.

Fuyons la rue étroite et son maigre horizon,  
Les hommes harcelés par les tâches serviles,  
Les sourires lassés et les contraintes viles  
Et la seuil fatigué de la vieille maison.

Le vent nous baignera quand nous courrons la brande;  
Les astres nous diront leurs nocturnes plaisirs;  
Loin du séjour obscur où pleurent nos désirs,  
Nous trouverons un lit qui fleure la lavande.

Et la fenêtre ouverte aux bras nus du printemps,  
Les feuillages mouvants, l'eau claire des fontaines  
Couvriront de leur voix les vanités lointaines.  
Avons-nous pu, mon cœur, attendre si longtemps?

## RETOUR A LA TERRE

T  
oi qui promènes le verbe  
Parmi les astres muets,  
En ta vieillesse superbe  
Terre aux charmes désuets,  
La plus merveilleuse boule  
Qui dans le ciel vaste roule  
Depuis qu'existe le Temps,  
Aïeule qui n'a plus d'âge  
Tu dévoiles ton visage  
A l'appel sourd du printemps!

Quelle passion t'agite  
Après de si calmes jours?  
Quel soleil te sollicite  
Pour de tardives amours?  
A la sagesse rebelle  
Jamais tu ne fus plus belle,  
Jamais plus d'illusions  
N'ont bercé ton cœur austère  
Et le parfum du mystère  
Aide à tes séductions.

Toutes les sèves s'émeuvent  
Au mouvement de tes flancs,  
Les pierres même se meuvent  
Tant tes rires sont troublants.  
Tu t'es fait une jeunesse  
O magnifique maîtresse!  
Maintenant vienne l'été  
Avec ses ardeurs nouvelles,  
Les nids chanteront leurs ailes,  
Les blés leur maturité.

Terre, seins où tout s'abreuve,  
Inépuisable trésor,  
Je t'apporte une âme neuve  
Frémissante de l'essor  
Qui l'approche de sa source.  
Si rapide fut sa course  
Que l'air en est agité,  
Et ce corps, vivante argile,  
Fatigué d'être immobile  
Mesure enfin ta beauté!

**P**AR les monts aux mauves bruyères,  
Sur les coteaux où croît le pin,  
Le long des sentes familières  
Je traîne une âme de rapin.

Ma bonne pipe et ses fumées  
Me mènent droit où va le vent,  
Parmi les herbes parfumées,  
Sous le joyeux soleil levant.

Amant infidèle des Muses,  
Qui s'accroche à tous les buissons,  
Je vais, rêvant de cornemuses,  
Et je siffle des chansons.

Si l'amandier et ses résines,  
L'olivier aux feuilles d'argent  
Dans l'étreinte de ses racines,  
Fixent parfois mon cœur changeant,

Je m'arrête gorgé de brise,  
Riant de taquiner l'écho,  
Et j'arbore à ma veste grise  
Un insolent coquelicot.

Fleurs des champs, verveine, ancolies,  
Cyclamens roses, tournesols,  
Vous témoignez de mes folies,  
Et vous aussi, pins-parasols!

Les pieds en l'air, comme un sauvage,  
Mâchant du thym comme un rongeur,  
Je m'incorpore au paysage  
Sous les yeux du passant rageur.

Puis, je m'en vais où vont les chèvres  
Par les chemins les plus divers,  
Et gouailleur, la pipe aux lèvres,  
Le nez au vent, je fais des vers.

DES mots simples, un rythme fol:  
Le bond du chevreau dans le thym,  
Une glycine, un tournesol,  
Dans l'allégresse du matin,

L'heure rose où l'abeille est ivre  
D'avoir pillé des tubéreuses,  
Le plaisir ingénu de vivre  
Parmi les bêtes amoureuses,

Le chat, le chien, le bœuf aussi,  
Tels que les veut un art naïf,  
Les choux épanouis, ainsi  
Que les peindrait un Primitif;

La maison enfin, sous le lierre  
Et la mousse, riante et calme;  
Devant le seuil un banc de pierre,  
Et sur la fontaine une palme,

Telle la retraite où je vis,  
Loin de la ville et de ses maux,  
Se mire en de grands yeux ravis:  
Un rythme fol, de simples mots.

Ce combat qui se poursuit,  
Où la tristesse et la joie  
S'arrachent le temps qui fuit  
Comme des oiseaux de proie,

Mon cœur en reste l'enjeu  
Que le jour soit clair ou sombre;  
Fantasque et terrible jeu  
De la lumière et de l'ombre!

Puissant et doux le matin,  
Lucide comme l'aurore,  
J'entends chanter le destin  
De sa belle voix sonore :

Appel des champs et des fleurs,  
Bruit de l'eau dans les herbages,  
Ruissellement des couleurs,  
Ronde des parfums sauvages,

C'est un vaste cri d'espoir,  
Une montagne de roses,  
Mais quand arrive le soir  
Avec ses métamorphoses,

Quand le couchant devient gris,  
Quand les souvenirs s'étreignent,  
Paysages rabougris  
Mes beaux horizons s'éteignent.

Le ciel n'est plus lumineux,  
Les hommes se font hostiles,  
La nuit lente verse en eux  
Des tendresses inutiles,

Le silence et les regrets  
Sont seuls à frapper aux portes,  
Et les violons muets  
Réveillent les amours mortes.

Toi, qui tiens le sablier  
Dans mes instants d'allégresse,  
Ne saurais-tu m'oublier  
Un jour, une heure, ô tristesse!

## SIBYLLA

**P**LUS que ta main n'en peut tenir  
J'ai pris, dans la forêt prochaine  
Les sombres feuilles d'un beau chêne:  
Sibylle, dis-moi l'avenir.

Toi que l'homme anxieux contemple,  
Ce n'est pas le jeune guerrier  
Que la promesse du laurier  
Conduit aux portes de ton temple;

J'ai marché vers toi tout le jour  
Apaisant mon cœur irascible:  
Celle que j'aime est insensible  
Et j'entretiens un fol amour.

Sera-t-elle demain plus tendre,  
La divine qu'en mon chemin  
A mise le sort inhumain?  
Dois-je mourir? dois-je l'attendre?

Quand se flétriront les lilas,  
Quand les narcisses et les roses  
Languiront, les paupières closes  
Je serai sous la terre, hélas!

Accueille ma plainte, ô clément,  
Fléchis le destin rigoureux;  
Faut-il que toujours malheureux,  
Je gémisses et je me lamente?

Voici que je t'en fais l'aveu:  
Pour son baiser, trésor unique,  
J'emplirai d'encens ta tunique,  
O Sibylle! j'ai fait ce vœu.

AIMER, souffrir. Voici que vous naissez ensemble,  
Amour, et toi douleur, mystérieux jumeaux.  
Dès que vous jaillissez, le destin vous rassemble,  
Source de notre joie, et source de nos maux.

D'avoir beaucoup aimé, je connais la tristesse,  
Car tout amour naissant quelque jour doit finir;  
Les passions du cœur ont leur brève jeunesse,  
Et la vie entretient longtemps leur souvenir.

Pourtant, je ne saurais respirer si je n'aime,  
Rencontrer la beauté sans un secret émoi,  
Et vivre sans aimer jusqu'à la douleur même.  
Seigneur, vous m'avez fait un cœur trop grand pour moi!

AH ! faut-il que je porte ton deuil  
Jeunesse, quand l'amour rit et chante?  
La vie éclate autour de mon seuil,  
Joyeuse et claire, et pour moi méchante.

Je ne veux pas livrer à l'ennui  
Mon cœur blessé, frémissant et grave,  
Mais tout le long de ta course, ô nuit,  
Peut-on souffrir, et faire le brave?

Et j'aime mieux vous laisser couler,  
Larmes pures, de l'amphore pleine...  
Verrai-je un jour au loin s'envoler  
Tout ce qui fait aujourd'hui ma peine?

**LES ILLUSIONS PERDUES**  
*SUR LA TOILE DE CHARLES GLEYRE, AU LOUVRE*

**D**ANS la barque aux blanches voiles,  
Sur la mer céruleenne,  
Au lever lent des étoiles,  
S'en va la troupe sereine

Des illusions perdues ;  
Jeunes femmes, beautés calmes,  
Parmi les teintes fondues  
Des tuniques et des palmes.

Formes claires et légères,  
Quand s'évanouit le songe,  
S'éloignent les messagères  
Lumineuses du mensonge.

L'amour rieur, tient la rame,  
Couronné de violettes,  
Héros candide du drame,  
Sourd à l'appel des poètes ;

Il emmène au clair de lune,  
De moire et d'argent vêtues,  
Gloire, Jeunesse, Fortune...  
Les sirènes se sont tues,

Et l'homme est seul sur la grève,  
Courbé sous le poids de l'ombre...  
Il vient d'enterrer son rêve :  
La mer est de marbre sombre...

Ce matin clair et pur, avec toute la joie  
Que suscite un soleil d'hiver, d'or et de soie,  
Dans ce cœur fier qu'un jour, chère, je t'ai voué,  
Ne me console pas d'être loin de tes charmes.  
Mêlant comme autrefois ton sourire à mes larmes  
Je songe au bel amour qu'enfant je t'avouai.

Promeneur désœuvré que sa peine accompagne,  
Pour chasser mon ennui j'ai couru la campagne,  
Croyant que sa douceur me saurait retenir;  
Mais l'azur et les pins au casque d'émeraude,  
L'herbe fraîche des champs et son parfum qui rôde  
Ne parlaient à mon cœur que de ton souvenir.

J'ai suivi le sentier qui conduit au vieux chêne,  
Et je me suis assis au bord de la fontaine:  
Lieux calmes où la nuit nous surprit tant de fois;  
J'ai cherché tes doux traits dans l'eau limpide et lente,  
L'écho m'a répondu: « ton amie est absente. »  
Et je suis revenu sans entendre ta voix.

Maintenant je t'écris, l'air boudeur et morose,  
Ou j'arpente ma chambre, ou j'effeuille une rose,  
Et je m'arrête enfin devant ton cher portrait:  
Oui, c'est bien ton regard tendre, ta grâce brune,  
Ta robe aérienne aux tons de clair de lune  
Et ta lèvre mobile où se lit ton secret.

C'est toi mon cher amour, taciturne et rieuse  
Dans le rêve où se plaît ton âme harmonieuse,  
Émouvante surtout de garder, en tes yeux,  
La flamme intérieure où ta pensée active  
S'agite et transparait, précise et fugitive,  
Éclairant ce front pur, candide et sérieux.

Je pense à toi; je cherche un confident qui veuille  
Partager mon silence, et je noircis ma feuille,  
Distrain, le cœur serré, comme un enfant puni.  
Autour de moi, le chien s'ennuie et se déplace;  
Le chat est malheureux de voir vide ta place...  
Et mes vastes soupirs rejoignent l'infini.

## PHILOSOPHIE

**T**RISTE et seul en ton absence  
L'autre soir je méditais  
En confiant au silence,  
Les pensers que j'agitais.

En moi s'éveillait le doute,  
Ce vertige des sommets,  
Mal que le penseur redoute  
Quand il dit: je me sou mets.

Je voyais venir l'orage  
Comme un voyageur perdu,  
Et je manquais de courage  
Devant un problème ardu.

Qui me montrerait ma route?  
Où trouverais-je la paix,  
Quand mes esprits en déroute  
Se couvraient d'un voile épais.

Le syllogisme du sage  
N'avait rien de convaincant;  
J'aimais mieux un beau visage  
Que la logique de Kant,

Un visage pur et calme  
De jeune fille aux yeux doux,  
Flexible comme une palme,  
Claire autant qu'une nuit d'Août.

Et je me livrais au songe,  
Philosophe impénitent  
En qui le sommeil prolonge  
Le dialogue irritant.

Je dormais, laissant Descartes  
Se brouiller avec Gerson,  
Et comme un château de cartes  
S'effondrer Monsieur Bergson.

Cependant qu'Auguste Comte  
Jetait Leibnitz au ruisseau,  
De Maistre réglait le compte  
D'Arouet et de Rousseau,

De son tonneau, Diogène  
Disait son fait à Zénon,  
« Oui », répétait Origène,  
Lorsque Platon disait : « non ».

En manière de litote  
Pour cacher son embarras,  
Dans le tumulte Aristote  
Conversait avec Maurras.

Tu vins alors, ma petite  
Apaiser le hourvari  
A cette rime, où j'hésite  
A mettre ton nom fleuri.

LA DAME A LA ROSE

UN soleil couchant, cette rose  
Où se pavane ton baiser;  
Quel amour saurait apaiser  
La lèvre ardente qui s'y pose!

Quelle ivresse, quelles extases  
Ont fait jaillir — quelle nuit d'Août? —  
Ce vin rose où l'on a dissous  
Du clair de lune et des topazes?

Eau fugitive de l'opale  
Que traverse un subit éclair,  
Chair blonde où navigue un sang clair,  
Rose incandescente, et si pâle.

Ta lèvre brune et carminée,  
Fruit qui caresse cette fleur,  
Mêle à sa flamme la couleur  
Brûlante de ta destinée.

LA plume d'acier que je trempe  
Dans cet encrier de cristal,  
Tandis que, la main sur la tempe,  
Je forge le souple métal

Dont je vêtirai ma pensée,  
Tressaille de joie et d'orgueil  
Lorsque la phrase cadencée,  
Éclatante, franchit mon seuil

Telle une princesse hautaine,  
Éblouissante en ses atours  
Viendrait d'une terre lointaine  
S'abandonner à ses amours.

Alors, l'acier sombre s'argente,  
Le cristal est de diamant,  
L'encre noire, cette indigente,  
S'irise comme un firmament;

Ma chambre s'étoile et se dore;  
Alors, épuisé mais vainqueur,  
Je compte à ma tempe sonore  
Tous les battements de mon cœur.

JUSQU'AU jour où la mort enfin nous rassasie,  
L'existence n'est rien sans vous, ô poésie,  
Souffle des Dieux séchant l'averse de nos pleurs,  
Musique, apaisement et délices des cœurs.  
Dans le bourdonnement des terrestres alarmes,  
Qui parlerait sans vous de la beauté des larmes ?  
Quel chant s'élèverait, harmonieux et pur  
Du désert des vivants à l'éternel azur ?

Chœur des Muses qui fais dans nos étroites bornes,  
Les levers de soleil sur les horizons mornes  
Et la douceur des nuits dans nos cœurs désolés,  
Ah ! violons divins, poèmes étoilés,  
Vous êtes dans la course où notre chair se lasse,  
Un peu d'éternité qui traverse l'espace,  
Et sur la terre où l'homme en naissant est banni,  
Vos furtives lueurs, éclairent l'infini.

### LA MAISON DES CHAMPS

J'ÉVOQUERAI ces jours sur le tard de mon âge,  
Leurs matins lumineux et leurs roses couchants,  
Quand il faudra partir pour l'ultime voyage  
Mes yeux te reverront, calme maison des champs.

Ce sera le réveil des rythmes et des formes,  
Le croissant sur le toit comme un frêle cimier,  
Les bras ankylosés des oliviers difformes  
Et les palmes dansant sous l'aile des ramiers;

Le bâtiment de pierre et ses tuiles en pente,  
Le seuil d'où l'on découvre un paysage heureux,  
Les grenadiers en fleurs et la vigne grimpante  
Et les figuiers dressant leurs vieux torsos nouveaux.

Et puis à l'horizon la mer et la montagne,  
Les neiges proposant leur caresse à l'azur,  
Un départ de voiliers irisés qu'accompagne  
Un grand vol d'oiseaux blancs, majestueux et sûr;

Mais ce sera surtout ton image sereine,  
Ma sœur en robe claire, au sommet de mes jours,  
Qui remplira mes yeux, — ô toi qui fais ma peine!  
Quand la maison des champs s'éteindra pour toujours.



IMPRESSIONS DE PARIS



Saint-Germain-des-Prés, Saint-Martin-des-Champs,  
Prières de l'une et de l'autre rives,  
Reliquaires d'or, cierges et plain-chant,  
Et les lourds orfrois des chapes massives!

Les siècles, perchés sur les hautes tours,  
Regardent s'étendre au loin la grand'ville,  
Et les oraisons s'élèvent toujours,  
Tandis que les près et les champs s'exilent.

Le lys ne croît plus devant le portail,  
Et seule une rose, un matin surgie,  
Éclate à présent au cœur du vitrail;  
Mais fleurit toujours l'ample liturgie

Qui remplit vos nefs, dans les soirs pourprés,  
Fils de la Cité, la Cité sereine,  
Saint-Martin-des-Champs, Saint-Germain-des-Prés,  
Moines qui gardez une souveraine!

### LE BENEDICTIN

C'EST un moine au froc noir, au transparent visage  
Dont l'œil bleu réfléchit les stellaires lueurs,  
Un Templier venu du fond du Moyen-Age,  
Allumer dans Paris des feux intérieurs,

Mais enfant de ce siècle, et de si noble allure,  
Si grand et fier et mince et grave et souriant  
Qu'on dirait Bohémond sorti de son armure  
Pour entrer à Cîteaux au retour d'Orient.

Il plante des rosiers dans la paix de son cloître  
Où les Bénédictins, indifférents aux cris  
De la Ville où tout naît, où rien ne peut décroître,  
Font régner le silence au centre de Paris.

### FAUBOURG SAINT-GERMAIN

VIEILLES demeures solennelles,  
Où la marquise et la duchesse,  
Controversaient d'amours charnelles  
Après avoir ouï la Messe

Matinale, à Saint-Séverin,  
Et, blondes au fond du boudoir,  
Jouaient un air de Couperin  
En souriant dans le miroir

A leurs yeux de pâle turquoise,  
Biscuits de Sèvres, curieuses,  
Petite duchesse narquoise,  
Dévotes, mais fort amoureuses,

Graves hôtels armoriés  
Et tristes du noble Faubourg,  
Où tant de charmes oubliés,  
Se fondent dans le demi-jour,

Je sais vos nostalgiques grâces,  
D'ombre et de solitude éprises,  
Et c'est pourquoi le soir, je passe  
Le long de vos façades grises.

### A DES AMIS FRANÇAIS

Français, vous possédez la force et la mesure,  
Vous plantez l'olivier et la vigne au soleil,  
Et vous avez le froid salubre et sa morsure  
Qui fait votre cœur vif, et votre sang vermeil.

Votre raison se meut dans le ciel le plus libre,  
Et votre esprit léger sait défier l'humour ;  
Français passionnés de grâce et d'équilibre,  
Quand le Nord est gelé, vous lui parlez d'amour ;

Et quand les pays chauds, aux tumultes propices,  
Ébranlent de leurs mains leur fragile maison,  
Vous visitez leurs mers à la façon d'Ulysse,  
Et comme les Romains, vous leur parlez raison.

Infidèles pourtant à votre propre gloire,  
Connaissant le destin, vous gaspillez le temps,  
Et sceptiques devant votre étonnante Histoire,  
Que vous oubliez vite, ô Français inconstants !

LA NOUVELLE MOISSON



ACCUEILLE ce frisson qui présage le rêve.  
L'aile ardente de l'ange a frôlé ton destin,  
Le silence a choisi cette minute brève  
Pour t'éteindre jusqu'aux premiers feux du matin.

Que ton corps se repose et que ta lampe veille!  
La nuit est à toi seul, tu n'entends plus un pas,  
Tu n'es plus que ton âme au seuil d'une merveille,  
Tremblante d'exprimer ce qui ne s'apprend pas.

EST-CE un espoir, est-ce un chagrin,  
Qui fixe ton regard si tendre sur ces roses,  
Moisson de cette aurore, entre tes doigts encloses,  
Et qui seront mortes demain ?

Sous ce regard si pur, leur sourire te hante,  
Leur calme beauté te fait peur.  
Elles sont comme toi la Jeunesse qui chante,  
Mais elles te font mal au cœur.

Une vaine tristesse à la tienne s'ajoute,  
Celle que les roses n'ont pas ;  
Tu ris à leur parfum et ton âme redoute  
Tes cheveux blancs et leur trépas.

Au delà du temps gris, une aube se prépare,  
Ne mêle pas ta voix aux cris séditieux.  
Pour combien de printemps la nature se pare  
Pendant que tes fureurs obscurcissent tes yeux!

Avare, qui refuses tout à l'espérance,  
Ne parle plus jamais du paradis perdu,  
Si ton cœur exalté plus haut que ta souffrance  
N'ose enfin l'espérer pour qu'il te soit rendu.

## INTROSPECTION

A ELIE TYANE

Pour avoir douté, tu t'es senti las,  
L'ennui fait languir les minutes brèves.  
Ton chant s'est éteint parmi les lilas,  
Et le crépuscule a voilé tes rêves.

Toi qui fus naguère un audacieux,  
Tresseur de lauriers, moissonneur de roses,  
La tristesse habite au fond de tes yeux  
Et tu te complais aux pensers moroses.

Tu vis en vaincu, toi qui fus vainqueur;  
Tu crains l'ironie et tu crains le blâme;  
En vain la musique a bercé ton cœur,  
En vain le silence a peuplé ton âme!

Tu ne daignes plus émouvoir les sons,  
Confier au vent ta pensée ailée,  
Et remplir de purs et vastes frissons  
Le jour déclinant, la nuit étoilée;

Mais je te connais, tu me reviendras;  
Je suis ta nature aux puissantes fièvres,  
Et tu finiras toujours dans mes bras  
Lorsque mes sursauts brûleront tes lèvres.

**L**E grain de sable est seul au milieu du désert.  
Dans le mouvant silence et l'infini des sables,  
Indifférent au nombre, il demande à quoi sert  
La foule dans l'ennui des choses périssables.

Songeant au grain de sable, il me plaît d'être seul  
Dans le tumulte immense et vide de la foule;  
Je suis le confident d'un très lointain aïeul  
Et je perçois le bruit de l'heure qui s'écoule.

**J**E réveille en toi-même un dormeur inconnu  
Qui remue et se meut comme ferait ton ombre,  
Et qui, des profondeurs de ton être venu,  
Te remplace et te met soudain dans la pénombre,

Et les yeux grands ouverts, tu regardes sans voir,  
Pris dans les rêts obscurs du nocturne dilemme,  
Ange ou démon suivant l'atmosphère du soir,  
L'être étrange qui s'est emparé de toi-même.

POUR UNE MUSIQUE DE RAVEL

J'ATTENDS, je ne dis rien, j'attends  
Un miracle de ce printemps.  
J'erre silencieux dans la nuit taciturne  
Et n'ai livré ton nom qu'à la brise nocturne  
Qui l'a dit au jet d'eau murmurant sa chanson,  
Aux grands feuillages noirs où se perd un frisson,  
A la lune de neige, aux violettes sombres,  
A l'ombre nuptiale où s'enlacent des ombres  
Qui le rediront au printemps.  
J'attends, je ne dis rien, j'attends.

LES grands navigateurs, chercheurs d'itinéraires,  
Gorgés de souvenirs lourdement entassés,  
Ayant couru les mers, les hâvres et les terres,  
Jettent l'ancre à la fin parmi les trépassés.

Mais nous, qui n'avons pas conquis un paysage  
En balayant la nuit d'un geste révolté,  
Nous ne ferons hélas! que le dernier voyage  
Au pays surpeuplé de l'immobilité.

Nous poursuivons le temps sans accrocher sa traîne,  
Aucun cri ne retient cet éternel fuyard,  
Lorsque nous mesurons combien la course est vaine,  
Nous avons les poumons épuisés du vieillard.

Si les vastes soleils sont promis à la cendre,  
Tandis qu'à l'infini naissent d'autres flambeaux,  
Nous devrions pourtant, peut-être condescendre  
A bénir le sommeil qui peuple les tombeaux.

Si les jours ont passé, les printemps, les automnes,  
Tous les espoirs déçus, les soucis, les travaux,  
De ce long mouvement des heures monotones,  
Je n'ai pas rapporté des horizons nouveaux.

J'ai vécu tout ce temps dans un beau crépuscule  
Enfiévré par les feux marins à l'Occident  
Quand le ciel s'élargit et que la mer recule  
Et qu'en la paix du soir le cœur se fait ardent.

C'est alors que la vie accepte sa mesure  
Entre le chant de l'aube et l'appel de la nuit;  
J'ai vécu tout ce temps sans haine et sans murmure  
Dédaignant le soleil, indifférent au bruit,

Et quand je m'en irai, voyageur intrépide  
Au pays ténébreux où le corps se dissout,  
J'emporterai dans l'ombre une fraîcheur limpide  
Dans un cœur trop humain et qui veut être absous.

QUE serions-nous sans toi, tendresse! et de sentir  
Qu'un être donnerait son âme pour la nôtre  
Suscite en notre cœur un hautain repentir  
Et l'austère grandeur de souffrir pour un autre.

Mains fraîches sur des fronts, des lèvres et des yeux,  
Tendresse! ô secourable et multiple tendresse!  
Mer où se réfléchit l'humanité de Dieu,  
Baiser où se dissout la plus vaste détresse,

Que serions-nous sans toi qui refais du bonheur  
Avec le cœur en cendre et le rêve en poussière,  
Et qui veillant les morts comme une bonne sœur,  
Avec l'ombre et la nuit, tisses de la lumière!

O diversité des visages!  
Infinité de paysages,  
Et comme la nature a fui  
La similitude et l'ennui,  
Tandis que l'homme déshonore  
L'imagination sonore!  
Je songe sous mon ciel ardent  
Au miraculeux Occident  
Qui pour civiliser la Chine  
L'asservit à l'âpre machine.  
Que deviendrez-vous désormais  
Jades délicats que j'aimais?

Tout cela finira, les peines et les joies,  
Sous un calme cyprès et quelques fleurs des champs.  
Pourquoi t'embarrasser d'une guerre de Troie  
Quand chaque soir te fait des adieux si touchants!

Chaque soleil couchant t'invite à la retraite  
Dans l'immense apparat d'un bal vénitien;  
Pour aller chez les morts, tiens ta gondole prête  
Et chante ta chanson sur un air ancien.

**J**e dirai ta beauté sévère, ô solitude!  
O mère du silence, impassible vertu,  
Clémentine au souvenir, fraternelle à l'étude,  
O fille de la mort lorsque l'amour s'est tu!

Hôtesse du génie, amante du poète,  
Compagne du sommeil favorable aux douleurs,  
Féminine présence au cœur froid de l'ascète,  
Et reine des déserts aux invisibles fleurs!

J'aime, et ne puis haïr aucun d'eux, ceux qui t'aiment,  
Servante des cœurs purs, des mains en oraison,  
Solitude propice aux prodiges qui sèment  
La prière et la foi par delà la raison.

**E**CHAPPE au séducteur qui t'enlève à toi-même  
Comme un alcool épais s'en prend à la raison !  
Je t'aime méditant l'énigme et le poème  
A ta fenêtre ouverte, au seuil de ta maison,

Seul et grave attendant l'éclair des découvertes,  
Penché sur l'infini, la paume sur le front,  
Progressant au milieu des solitudes vertes  
Où comme un fleuve coule un silence profond.

Loin des cris du commun, parmi les iridées,  
Où chantent les parfums, où chantent les couleurs,  
Pâlissant et muet, moissonne les idées  
Ainsi que Parsifal assailli par les fleurs.

**L**E courroux de ce vent qui remplit la montagne,  
Ployant les arbres verts et rompant le bois mort,  
A dans ses mouvements mon âme pour compagne:  
Nous réveillons tous deux notre passé qui dort.

Le vent a la fureur des torrents et des trombes  
Et mon âme l'excite, insensible à la peur;  
Il faut de ces clameurs pour émouvoir les tombes  
Et tirer les vivants de leur vaste torpeur.

SUBCONSCIENT, force innomée,  
Profondeurs où l'œil ne voit plus,  
Noir cratère dont la fumée  
Se déroule en rêves confus,

Aïeux emmurés en nous-mêmes,  
Lueurs des soleils de minuit,  
Formes absentes, faces blêmes,  
Rames du silence qui fuit,

Vénéreuse et trouble vendange,  
Eau souterraine du remords,  
Jeux du démon, signes de l'ange,  
Rumeur sibylline des morts,

Nous naviguons à la surface  
De cet univers tourmenté  
Où rien ne se dit qu'à voix basse  
A l'homme atteint de surdité.

Vous demeurez pour moi tangibles,  
Absents, qui n'avez plus de corps!  
Vos parfums sont encore si forts  
Et vos yeux éteints, si visibles!

Je vous sens partout où je suis,  
Plus tendres, ô morts! et plus sages  
Et quand vous partez, je vous suis  
Vers vos ténébreux paysages,

Si bien que vivant avec vous,  
Sensible à vos voix émouvantes,  
J'entretiens sur vos traits si doux  
La chaleur des choses vivantes.

J  
E n'entends plus ta voix, — qu'importe la distance! —  
Tu n'es plus sous mes yeux et je te cherche en vain.  
O relativité! jeu triste de l'absence,  
Qui nous fait sans répit recourir au divin.

Dès que tu n'es plus là, j'ignore... Je suppose,  
Je crois que tu te meurs dans la fatalité,  
Mais je ne puis savoir le mobile et la cause  
Qui rendront au néant la probabilité.

Je te croirai joyeux, ne voyant pas tes larmes;  
Fidèle, et tu seras aux sources du remords;  
Maître de ton destin, au milieu des alarmes;  
Je te croirai vivant, tu seras chez les morts.

Chétifs, nous vieillissons en ces incertitudes,  
Prunelles qu'éblouit ce qui n'est qu'apparent;  
Nous faisons notre foi suivant nos habitudes...  
Je rêve du pays où tout est transparent!

LA vieillesse du sage a des regards d'enfant.  
L'homme a tout vu, l'erreur, la vanité des choses,  
La jeune illusion au geste triomphant,  
Les lendemains obscurs des rayons et des roses.

Tout a passé devant ses yeux chargés de jours.  
Aux éclairs de jadis, à leur flamme hautaine,  
La paix a succédé, modelant ses amours,  
Sculptant dans le granit la vérité lointaine.

Maintenant, il n'a plus de colère et de feu,  
Il écoute attentif, il fait de doux mensonges,  
Il sait, il n'attend rien qu'un murmure de Dieu,  
Et son âme rejoint son enfance et ses songes.

*Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*  
(PASCAL)

QUEL EST le taciturne amour  
Qui fit cet éternel silence  
Où l'immensité se balance ?  
On s'y hasarde sans retour  
Et ton lucide désarroi  
Pascal, interdit qu'il décroisse !  
Silence où résonne l'angoisse  
Jusqu'aux limites de l'effroi !

CHANT sans paroles! Quel langage  
Pourrait traduire tes accents,  
Musique, aux vocables absents,  
Voix de l'orage et du nuage,

Chant de l'aurore et de la nuit,  
Invocation au silence  
Pour qu'une indicible présence  
Se révèle au delà du bruit?

Miséricordieuse fée,  
Toi qui par la flûte de Pan  
Immobilises le serpent  
Et construis la ville d'Orphée,

Musique, où nage le frisson,  
Dans l'invisible et pur espace;  
Battements d'une aile qui passe  
Donnant son âme à chaque son!

J'éveille en moi ta grâce vive  
En tendant l'oreille au divin  
Et je m'enivre de ton vin  
O divinité fugitive!

J  
E sais que tes yeux d'ombre ont désiré la nuit,  
Que tes mains ont puisé l'eau sourde du silence,  
Je sais que ton cœur bat pour chasser ton ennui  
Et c'est pourquoi vers toi, lentement, je m'avance...

J'ai trop aimé l'espace et trop vu le soleil;  
Je suis las et je veux des lèvres taciturnes,  
Un ciel teinté de gris, qui soit toujours pareil,  
Et l'amitié du vent composant des nocturnes.

### LE BANQUET

AYANT mis tous leurs maux en commun, ils convinrent  
De fêter leur détresse en un vaste banquet.  
De tous leurs désespoirs ces hommes se souvinrent  
Pour en faire un funèbre et merveilleux bouquet;

Dans la douceur du soir la table en fut ornée;  
De hautes lampes d'or égayaient le repas;  
Les convives venus le long de la journée  
S'assirent, en buvant, à leur propre trépas.

Tant de cœurs déchirés, tant d'espérances mortes,  
Tant de chaudes douleurs assouvirent leur faim  
Qu'ils étaient tout joyeux devant les boissons fortes  
Que le plus désolé leur servait à la fin.

On les vit jusqu'à l'aube épuiser leur misère:  
Les larmes remplissant les coupes à pleins bords;  
Puis la troupe en dansant s'en fut au cimetière.  
N'aurez-vous pas pitié, Seigneur! de tous ces morts?

Aussi loin que j'irai, tu seras mon silence.  
A qui dirai-je un mot qui ne soit un effort ?  
Je pars et tout me quitte avec indifférence ;  
Un départ est toujours un essai de la mort.

Mais ton cœur bat pour moi, fragile et solitaire,  
Où que sonnera l'heure, il marquera le temps.  
Toute seule pour moi tu vas peupler la terre,  
O fidèle, parmi les êtres inconstants !

### SERENADE

**L**EURS rires dans la nuit laissaient comme un sillage,  
La lune enveloppait leur joie en son linceul;  
Quand leur chant s'éteignit dans le blanc paysage,  
Je connus la tristesse immense d'être seul;

Seul avec cette lune aux fraîcheurs de fontaine,  
Sans les fragiles dieux qui défiaient le sort.  
C'est toi qui t'en allais, ma jeunesse lointaine,  
Conviée à la vie et promise à la mort!

VIVRE dans le passé... vivre dans l'avenir...  
Je ne sais du présent que la minute lente  
Où l'inconnu qui vient se mêle au souvenir.  
Ah! retenir enfin une étoile filante!

Sauver le cœur battant, de l'usure du corps!  
Être sans rien attendre, et sans rien qui nous quitte!  
S'arrêter un seul jour sans que ce soit la mort  
Qui dans la quiétude enfin nous précipite!

Je songe à ce réveil dans l'immobilité,  
Et je tremble et ne sais, tant mes veines se tendent,  
Si je n'aime pas mieux la fuite des étés  
Que l'éternel printemps où les morts nous attendent.

O Racine! ô Vigny! puis vous ô Baudelaire!  
Étapes que franchit mon ivresse d'un bond,  
Quel est le plus humain, quel est le plus profond,  
Et de vous trois lequel est le plus sanguinaire?

Poètes de la mort, l'un doux, l'autre impassible,  
Et l'autre amer et dur au milieu des parfums,  
Vous dont chaque héroïne épouse les défunts  
Et qui menez l'amour jusqu'à l'inaccessible,

Mon esprit vous unit dans les vastes silences  
Où vous vous retrouvez vivants parmi les morts.  
Je voudrais vous entendre, ô juges du remords!  
Échanger dans la nuit vos graves confidences.

CETTE première pluie après l'été torride  
Seigneur! c'est votre grâce au lendemain du doute;  
C'est la fraîche oasis dans l'étendue aride  
Et c'est votre présence au terme de la route.

Cette averse d'automne aux gouttes bruissantes,  
Enivrant les troncs secs du parfum des résines,  
C'est, au fond des cœurs durs, la source jaillissante  
Qui dans le sol brûlé ravive les racines;

Et sur les fronts lassés, ce sont vos mains sereines  
Rendant le goût d'aimer au monde qui s'ennuie.  
L'eau lustrale a repris le chemin des fontaines.  
Soyez béni Seigneur! qui nous donnez la pluie!

Voici le sentier d'autrefois,  
Le bois de pins, les roches nues,  
Le chant des cigales, la voix  
Des vieilles choses reconnues;

Voici la maison, volets clos  
Pareils à des paupières closes,  
Le mur lézardé de l'enclos  
Où s'ouvriraient de si belles roses,

Et voici sous le ciel d'été  
Mon cœur voilé qui pérégrine,  
Mon vaste cœur inhabité  
Pareil à ma maison chagrine,

Comme elle, vide et vieillissant,  
Et nous cherchons dans le silence  
Les traces du bonheur absent  
Et les amours de notre enfance.

**J**E dirai les peines perdues,  
Les paroles sans résonance,  
Les baisers donnés au silence  
Et les mains vainement tendues,

Toutes les amours gaspillées,  
Les longues heures de l'attente,  
Et la passion haletante  
Devant les portes verrouillées,

Et puis les larmes innocentes  
Voilant les plus beaux yeux du monde  
Et les blessures très profondes  
Que font les idoles absentes...

Je dirai le chant des sirènes,  
Couvert par le bruit des naufrages,  
Et les inutiles voyages  
Où vont se briser les carènes.

A ces délices, je convie  
Ceux-là qui, fatigués d'attendre  
Et résignés, veulent entendre  
La voix dolente de la vie.

**J**E songe, sans trahir l'allégresse odorante,  
L'extase du printemps, le rire des couleurs  
Et ton regard de feu qui fascine les fleurs,  
Qu'un silence sans fin attend tout ce qui chante  
Et que les sources sont la figure des pleurs.

L'éveil des végétaux invite à la folie,  
Muette explosion de sèves et d'ardeur ;  
C'est du vieux renouveau l'envahissante odeur  
Dans le secret des nuits où tout se multiplie :  
Combien de désespoirs me vaudra sa splendeur ?

Je m'attache à la vie, à ton cœur, à ses fièvres,  
Je respire un parfum, printemps ! où tu me mords,  
Je veux tout ignorer sans crainte ni remords  
Et chanter, mon amour, l'opium de tes lèvres !  
Mais comment éviter les caresses des morts ?

... roseau pensant...

(PASCAL)

O périple de la pensée  
Qu'aucune borne n'interrompt!  
Fugue secrète et cadencée,  
Aile inquiète au geste prompt,  
Voile qui part sous chaque front  
Pour une muette odysée,  
Vitesse jamais dépassée!

Pensée aux délices profondes,  
Honneur et péril de la chair,  
Plus fugitive que les ondes,  
Plus capricieuse que l'air,  
Et plus robuste que le fer,  
Jusqu'où jetterez-vous vos sondes,  
O vous qui mesurez les mondes?

Qui consentirait à vous croire  
La vaine servante du corps,  
Quand aux astres vous allez boire  
Sans l'apparence d'un effort,  
Vous qui, lorsque la chair s'endort,  
Seule, veillez en la nuit noire?

TOUT, sans vous, serait illusoire!

C  
RÉPUSCULE léger baignant les genêts d'or,  
Soir suave, aux confins du gris semant des roses,  
Et la mer de gris-bleu vêtue et qui s'endort  
Sérénissime, au loin, avec ses lèvres closes...

Voici l'heure où le songe émigre et se hasarde  
Au delà du visible, au delà de l'humain;  
Ce ne sont plus tes yeux, c'est ton cœur qui regarde...  
Souris au jeune dieu qui te prend par la main.

NE commets pas cette imprudence  
De trop vouloir la vérité:  
Le défenseur de l'évidence  
Est l'ennemi de la cité.

Tous les bonheurs qui te font signe  
Te désignent au mauvais œil,  
Et la grâce altière du cygne  
Subit l'offense de l'orgueil.

Contre toi tu verras le nombre  
Si la liberté te séduit,  
Et tu te perdras dans ton ombre,  
Si la lumière te conduit.

Traverse la bêtise hilare  
Sans t'informer de ses plaisirs,  
Et dis tes désirs au dieu lare  
Qui se charge de tes loisirs!

**J**E ne sais pas si je vous reverrai jamais.  
Vous partez cependant sans laisser un sillage  
Dans la nuit, où vos pas se perdront désormais;  
En vain je chercherai les traits de ce visage!

Et cela peut durer toujours! à quoi me sert  
Le bruit de tant de cœurs qui n'ont pas votre face!  
Aucun ne sera vous, dans le site désert  
Où nul n'occupera tout à fait votre place...

Et c'est ce qui nous rend si tristes les départs;  
Un visage perdu, quel abîme! et nous-mêmes  
Immobiles où fut le feu de nos regards,  
Sourdement déchirés, silencieux et blêmes!

NE parlons plus jamais de pompe et d'éloquence,  
A quoi bon tant de bruit!  
Mais d'un geste discret et d'un tendre silence  
Que je cueille le fruit.

Pourquoi s'embarrasser d'apparences qui mentent  
Quand le jasmin fleurit?  
Pourquoi les vanités, lorsque les sources chantent  
Et que le blé mûrit?

Il est assez d'amour dans le printemps sonore  
Pour dorer les hivers  
Tant que le vin vermeil coulera de l'amphore  
Dans le vieil univers

Sans qu'il faille appeler la pédante alchimie  
Au secours de l'amour,  
Ni prétendre embaumer, ainsi qu'une momie,  
L'allégresse du jour.

La vie est bonne à qui l'accueille sans emphase,  
Sans contrainte et sans fard;  
La vérité ne veut que la plus simple phrase,  
La beauté, qu'un regard!



## INSCRIPTIONS

### I

**P**UISE tes souvenirs aux gouffres du silence  
Et cherche ton destin dans ton passé mouvant,  
Mais crains que ta jeunesse, éparse dans le vent,  
A toi même étrangère après sa longue absence,  
Ne reconnaisse pas ton visage émouvant.

## II

**P**OURQUOI livrer au vent tes regrets et tes plaintes ?

Pourquoi dire à la nuit le secret de tes jours ?

Nul ne réveillera les tendresses éteintes ;

Crois au sort inhumain de nos jeunes amours.

Il n'y a que les morts pour nous aimer toujours.

III

«**B**ELLE et nue et sans fard, je suis la Vérité,  
Si jeune que les vieux ne m'ont pas reconnue.  
Le cœur des jeunes gens pour moi s'est arrêté,  
Mais leurs lèvres en feu me nommaient Volupté.  
La fatale Discorde annonce ma venue  
Et je passe éclatante et jeune et pure et nue,  
Évidence incomprise, aveuglante beauté. »

IV

CADRAN SOLAIRE

«**J**E dis l'heure fuyante et l'ennui qui t'opresse  
Toi qui, repu d'aimer, n'attends plus le printemps.  
Quand sur mes marbres froids l'ombre chaude progresse,  
La marche du soleil mesure ta détresse.  
Homme! mieux vaut mourir que de tuer le temps. »

V

*PORTAIL D'ABBAYE*

« C'EST ici que l'oubli s'offre à celui qui pleure,  
C'est ici que l'amour soumet tout à sa loi.  
Si tu cherches la paix, trouve ici ta demeure.  
Si tous les bruits sont vains, mon silence est à toi. »

LES VIEILLES PECHERESSES  
A HECTOR KLAT

ELLES aimèrent tant en leurs belles années  
Quand, le visage en fleur et le corps palpitant,  
Elles faisaient la lippe aux maîtresses fanées  
Qui cachent leurs débris sous un fard éclatant,

Elles aimèrent tant qu'enfin la lassitude  
Vint à leur chair autant qu'aux lèvres des amants,  
Et ce fut lentement la vaste solitude  
Que ne peuvent troubler les plus rares aimants.

Le silence se fit alors sur leurs décombres,  
Sur leur retentissante et défunte beauté;  
Au milieu des vivants, elles furent des ombres,  
Sans le consentement de leur cœur irrité.

Alors on entendit maudire les caresses  
Et jusqu'au souvenir des profanes encens,  
Et l'on vit tout à coup ces vieilles pécheresses  
Sévir et s'insurger contre nos faibles sens.

La jeunesse était sourde à leur chaste parole,  
Le plus candide amour recérait un poison,  
Émules d'Origène et de Savonarole  
Leur vertu conviait le monde à l'oraison,

Leur ardeur trahissait une rage repue,  
Graves, elles disaient: « Ma chère, de mon temps... »  
Et leur voix flagellant une ère corrompue  
Aurait chassé l'aurore et banni le printemps,

Tandis que dans leurs lits d'antiques courtisanes,  
Elles séchaient d'envie en songeant aux beaux jours  
Et, noyant leur chagrin en d'horribles tisanes,  
Elles fermaient les yeux pour revoir leurs amours.

EVE

PENDANT que je songeais que ton jeune visage,  
Tes lèvres de carmin et tes grands yeux de jais  
Portaient en leur splendeur, un ténébreux présage  
De proche trahison, pendant que je songeais

Qu'un amour éternel est fils de la chimère,  
Et qu'il n'est pas d'amants qui restent enlacés,  
Afin que ta vertu te parût moins amère  
Tu noyais ses rigueurs dans des alcools glacés.

### SOIR TROPICAL

**L**ES gouttes tombent lourdes dans l'air tiède  
Et les rouges fleurs des grenadiers respirent...  
Le perfide Avril nous trouble et nous possède,  
Ses parfums brutaux contre la chair conspirent,  
La nuit chasse l'air de son torse puissant,  
Tout va s'insurger, les sèves et le sang!

**E**ST-CE un tel moment de l'ardeur éternelle  
Qui t'a fait mûrir, ô faute originelle?

**J**E ne suis pas de ceux que trouble  
L'austère méditation;  
Le rêve en mon âme redouble  
Le goût puissant de l'action.

Mais que serions-nous sans le rêve  
En ce temps triste où le métal  
S'empare de l'homme et l'achève  
Au creux de son sillon natal?

Quand l'homme las, courbant l'échine,  
Cesse d'être un reflet de Dieu,  
Qu'au moins la hideuse machine  
Laisse une échappée au ciel bleu!

## DEUX-NOVEMBRE

**J**E les entends ce soir, les musiques lointaines,  
O chants mystérieux je vous ai recueillis.  
D'où venez-vous, de quel silence, en quel pays,  
Nostalgiques appels et notes incertaines?

Les musiques, ce soir ont la couleur du songe.  
Elles ont le parfum du temps évanoui :  
Tendresses, souvenirs, reliquaire enfoui,  
Harpes de mon berceau dont la voix se prolonge...

« L'infini n'est pas loin, et voici, disent-elles  
Que nous nous hasardons, tremblantes, jusqu'à toi.  
Nous sommes ton passé revenu sous ton toit.  
Reconnais-nous enfin à ce battement d'ailes! »

Les musiques, ce soir ont l'accent de la mort.  
Elles ont la saveur des caresses éteintes.  
Voix douces dans la nuit; ni murmures, ni plaintes,  
Mais un chant d'autrefois pour un enfant qui dort.

CREDO  
POUR CHARLES CORM  
*fraternellement*

N'AVOIR plus de visage et réfléchir encore,  
Revenir au limon et vivre obstinément,  
Être, comprendre, aimer, par delà le moment  
Où la mort nous saisit, où le ver nous dévore,

Ah! tout est là. Comment se taire, se distraire,  
Oublier quand le soir arrive, que la mort  
Peut venir cet instant, cette nuit et qu'on dort,  
Peut-être, son dernier sommeil; comment se taire?

Comment ne pas crier qu'on ne peut pas s'éteindre  
A jamais, ni cesser d'être un souffle, une voix,  
Une âme, par delà quatre planches de bois  
Où la mort ne saurait tout entiers nous éteindre!

L'homme à qui le hasard a suffi pour ancêtre,  
L'aveugle, le brutal et stupide hasard,  
Qu'il meure sans espoir, ni flamme en son regard.  
Il n'a pas su franchir les bornes de son être!

Il n'a pas deviné la divine étincelle  
Qui s'évade à l'instant où tout paraît fini,  
Ni vu poindre l'aurore au seuil de l'infini,  
Ni dit en s'en allant: « Ah! que la vie est belle! »

Je suis tout frémissant de ta démarche grave,  
O mort, qui me fais signe à l'ombre d'une croix!  
Je crois que tout commence à ton heure, et je crois  
Qu'en devenant poussière on libère un esclave.

*QUIA PULVIS ES*

O secrets de l'amour sur des lèvres chrétiennes!  
Ardeur inapaisée et paroles de feu,  
Depuis les cris de Paul et les Corinthiennes  
Comme un encens très pur vous montez jusqu'à Dieu,

Mais vous brûlez encor le cœur avant les lèvres,  
Dans la flamme odorante où tout est consumé;  
Thérèse d'Avila savait le prix des fièvres  
Où toutes les amours ne vont qu'au BIEN-AIMÉ.

A notre chair fragile il faut un goût de cendre,  
Pour que les plus beaux corps, se connaissant si beaux,  
Au royaume des morts ne tremblent de descendre,  
Avant de refléurir au-dessus des tombeaux.

A LA MEMOIRE D'ANNA DE NOAILLES

**T**es cris compteront parmi les plus beaux!  
Et tu n'as voulu d'aucune espérance;  
Aucun n'a porté plus haut la souffrance  
Ni mis tant d'amour au fond des tombeaux.

Je tremble, à songer quels appels de l'être  
Eussent traversé le monde par toi,  
Si ta voix brûlante avait dit: « Peut-être!... »  
Et sous cette cendre allumé la foi!

O visages blessés, impotents aux mains lasses!  
En cet âge de fer où le corps seul est beau,  
Qui dira votre nombre à travers les espaces  
Où vous n'attendez plus que la paix du tombeau?

Ne savez-vous donc pas que la chair ressuscite,  
Débris que le destin en masse a charriés?  
Vous auriez la beauté qu'une larme suscite,  
Si vous leviez les yeux, peuple d'avariés!

Si votre pauvre cœur, ô tragiques épaves!  
S'élevait vers le dieu qui vous est destiné  
Vous ne rêveriez plus sous vos brûlantes laves  
Du corps d'Antinoüs et du corps de Phryné.

*SŒUR THERESE*

**L**E printemps court après vos roses, Sœur Thérèse!  
Ses rosiers n'ont pas tant fleuri  
Que votre croix où agit l'Amour sur de la braise,  
Où gît l'Amour endolori.

Vos roses sentent bon sur le bois secourable  
Où se parfument les douleurs,  
Vous avez fait germer de la plaie adorable,  
La plus capiteuse des fleurs.

Roses rouges sur la brune robe de laine  
Et le palpitant crucifix,  
Vos fleurs vous font un air d'amoureuse et de reine  
Sœur Thérèse aux roses sans prix!

Et c'est à tout jamais que votre Christ aux roses  
Dépouillant le printemps païen  
Du vêtement charnel de ses métamorphoses  
L'a baptisé galiléen.

FRAGMENTS D'UNE MEDITATION

S'ÉLOIGNER? oui, peut-être, attendre et puis gémir...  
Mais cela fera-t-il comprendre quelque chose?...  
Le sommeil qui prépare à l'éternel dormir  
Est le pauvre refuge où l'esprit se repose.

Ah! voir enfin! savoir! sortir de ces ténèbres  
Où nous retrouve encor le soleil de midi!  
Saisir le printemps nu sous ces voiles funèbres  
Et voler à la nuit l'ombre du Paradis!

.....

Et si nous renonçons à comprendre, faut-il  
Au seuil de l'infini, des plaintes éthérées  
Où flotte le parfum du silence subtil,  
Livrer notre impuissance au reflux des marées?

Faut-il nous résigner, indifférents et las,  
A nous croire déçus de notre droit au rêve,  
Pour n'être que les fils follement beaux, hélas!  
De l'animalité triste d'Adam et d'Ève?

Si profonde que soit la nuit, si dur et froid  
Le sort, si lointaine et chétive et vacillante  
Que soit l'étoile où veut s'accrocher notre effroi,  
Nous courrons haletants après notre âme errante.

.....

S'en aller un soir gris, un matin radieux,  
Qu'importe! s'en aller sans demander son reste,  
Les yeux pleins du reflet des bords mystérieux,  
Sans un tressaillement, sans un cri, sans un geste.

Mais penser sans pâlir, chaque jour, à la mort,  
Le destin le plus sûr, la plus commune chose!  
Et voir, en s'en allant, sans offenser le sort,  
Naître et chanter un nid, et s'ouvrir une rose!

Le cœur ivre, et brûlant d'amour comme la braise,  
Et le regard distant, qu'illumine la foi,  
Attendant l'aube unique où soudain tout s'apaise  
Mourir en espérant pour d'autres et pour soi!

## ANGOISSE

D'AVOIR pu déchiffrer tant d'énigmes, s'il reste  
De plus vastes secrets dans le gouffre des nuits,  
L'homme pensif et las garde l'honneur du geste  
Qui du Jardin perdu déroba tant de fruits.

Mais jusqu'où faudra-t-il poursuivre le mystère ?  
Aurons-nous à jamais le vertige et l'effroi  
De mesurer sans fin le destin de la terre ?  
Et la raison chancelle en appelant la foi.

Se peut-il que l'esprit qui pèse les étoiles,  
Qui défiant le corps sut lui voler l'amour,  
Et qui, cherchant sa source à travers tant de voiles,  
Adore obscurément CELUI qui fit le jour,

Se peut-il que ce feu miraculeux s'éteigne  
Et qu'il ne reste rien de son immense vœu ?  
Il n'est rien de fini que sa flamme n'atteigne,  
Mais ce qu'il n'atteint pas emporte son aveu.

Nous ne descendons pas de la brute sordide,  
Le hasard n'a pas fait nos divines frayeurs,  
Notre exaltation, criant l'horreur du vide,  
Ne jure pas en vain que nous vivrons ailleurs !

Notre esprit ne veut pas, ne peut pas disparaître  
Dans le sol ténébreux, nostalgique et béant,  
Sans sauver son amour des cendres de son être !  
Amour de l'infini, plus sûr que le néant!...

### PRIERE

Vous êtes à jamais la blessure et le baume,  
Vous ne nous visitez qu'à travers notre cœur  
Qui saigne, et nous voici dans l'attente, Seigneur!  
De voir et d'habiter enfin votre royaume.

Vous êtes adoré par d'immenses douleurs,  
D'ineffables amours appellent votre règne,  
Et sans que notre voix se révolte ou se plaigne,  
Voici sur vos pieds nus l'eau vive de nos pleurs.

Vous avez partagé la servitude humaine;  
Vous dites à l'infirme, à l'esclave, au lépreux:  
« Vous tous qui gémissiez, vous êtes bien heureux  
« Car je porte avec vous le poids de cette peine.

« Je suis le compagnon qui ne laisse en chemin  
« Ni l'aveugle égaré, ni la brebis perdue,  
« Suivez-moi le long de la montée ardue,  
« Je vais plus loin que vous et je vous tends la main.

« Je vous consolerais dans votre solitude;  
« Vous qui désespérez, je serai jusqu'au soir  
« A vos côtés, pourvu que renaisse l'espoir  
« En vos cœurs désolés par l'épreuve trop rude.

« Je suis la voie et la lumière, et je sais bien  
« Que vous souffrez, mais que seriez-vous sans souffrance ?  
« Si pour tous mes bienfaits je subis mainte offense  
« Me donnerai-je à vous sans vous demander rien ?

« Dans le corps accablé, je veux l'âme sereine :  
« Il n'est pas de noblesse au-dessus du malheur ;  
« Vous vous transfigurez au chant de la douleur,  
« J'ai béni la souffrance et je l'ai faite reine. »

Vous dites tout cela Seigneur, et nous voici  
Sur vos pas, le regard fixé sur votre droite,  
Boitant et titubant devant la Porte étroite,  
Eclopés rayonnants d'être à votre merci.

Si trop las et meurtri, notre esprit se rebelle,  
Que jamais votre émoi ne nous trouve endurcis !  
Délivrez-nous du joug pesant de nos soucis,  
Et qu'au dernier moment votre voix nous appelle !

Vous qui régnez aux cieux, que votre volonté  
Soit faite jusqu'au bout de l'épuisante course,  
Mais nous mourons de soif, et vous êtes la source  
Unique et le Seigneur de l'immortalité.

Jusqu'à vos pieds divins élevez nos alarmes.  
Vous êtes la bonté, la gloire, la splendeur,  
La puissance, l'amour, et vous êtes Seigneur !  
L'abîme éblouissant où finissent nos larmes.

Voici l'humanité débile à vos genoux  
S'époumonant depuis la genèse du monde :  
Jetez sur nos langueurs, votre regard qui sonde  
Les cœurs, et puis Seigneur ! ayez pitié de nous !

## LE REPOS

*Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque  
c'est pour le travail que vous êtes né ?*

«L'IMITATION»

QUELQU'UN l'a-t-il jamais rencontré sur la terre ?  
Cherche! et nous pouvons bien chercher ensemble; mais  
L'homme répond: «jamais!» et l'écho dit: «jamais!»  
Et brusquement le cœur s'alourdit et se serre.

Toi qui veux le repos, sais-tu que le mirage,  
La lampe d'Aladin, le chant de l'oiseau bleu,  
Le rêve et la chimère au multiple visage,  
Tout est plus près de nous que l'introuvable dieu ?

Nous chercherons en vain... Pendant combien d'années?...  
Tu croiras le tenir, il te fuira toujours.  
Use tes pauvres mains, au travail condamnées,  
Nous n'aurons son secret qu'en épuisant nos jours.

Ceux qui l'ont obtenu sont morts de son étreinte;  
Entends, sous nos pieds lourds, leurs funèbres propos!  
Ils se plaignent du bruit de l'inutile plainte  
Qui va jusqu'outre-tombe altérer leur repos.



## POÈMES INÉDITS

*Les poèmes qui suivent n'ont pas toujours la forme définitive que Michel Chiha leur aurait donnée, quelques-uns constituent même de simples ébauches. Nous les soumettons au lecteur à l'occasion de cette nouvelle édition de La Maison des Champs.*



A. D. 1936

UN an derrière soi! Combien viendront encore  
Du pas silencieux que nous prêtons au temps,  
Jusqu'à l'avènement de cette brusque aurore  
Qui naîtra de la mort des terrestres printemps?

Le passé n'a plus même un souffle qui l'anime;  
La foule humaine marche oubliant ce qui fut,  
Voyageurs harassés, en route pour l'abîme,  
Sans voir la vie en fleur ni la mort à l'affût.

Aussi, nous veillerons sur le chemin de ronde  
Où chaque aube est le fruit d'un éternel départ;  
Mais combien de printemps jusqu'à la fin du monde  
Verront l'homme anxieux penché sur le rempart?

## MATINES

CLARTÉ sans ombre de l'aube.  
Les maisons sont blanches  
et tu es sur la route comme le cyprès.

D'une montagne à l'autre  
une voix d'homme livre un message :

« La terre brune et sèche  
la terre vierge d'entre les roches grises  
Prisonnière depuis le commencement  
la voici libre!

« Et je me suis battu pour ces rochers  
parce que le matin et le soir  
Ils se vêtent de rose et de violet  
avec un parfum de menthe sauvage.

« Mais sache aussi que les hautes verdure et la mer  
Ne seraient rien sans la lumière de tes yeux. »

*1er janvier 1940*

### LE VIEUX PASSAGE

J'AI pris le vieux passage où mon enfance a vu  
Mon père et mon aïeul cheminant côte à côte.  
Avec eux, tout un monde émouvant a vécu  
Mais le long de ces murs leur ombre est toujours haute.

Vêtus de sombre sur le linge blanc et dur,  
Leurs grands cœurs bien au chaud dans du drap d'Angleterre,  
Ils allaient devant eux d'un pas paisible et sûr  
Et faisaient le commerce avec toute la terre,

Ils vendaient de la soie et prenaient du charbon,  
Ils recevaient de l'or et des lettres de change  
Et l'on disait de l'un qu'il était juste et bon,  
De l'autre, qu'il avait des colères d'archange.

Ces hommes commerçaient en regardant la mort  
Avec cette hauteur que rien ne désespère,  
Mais ils aimaient la vie ardente, et goûtaient fort  
Le fumet d'un grand vin, le parfum d'un cigare.

La beauté les touchait comme un reflet divin  
Sans les brouiller avec les lourdes cotonnades,  
Le goût du large était en eux comme un levain.  
Combien n'ont-ils pas vu de phares et de rades!

Où sont leurs nobles traits et leurs yeux souriants?  
Ils voulaient qu'autour d'eux rien ne fût triste ou sombre,  
L'Occident par leurs goûts rejoignait l'Orient,  
La tombe les a pris avant l'heure de l'ombre,

Et leur souvenir plane à présent sur les lieux  
Qui furent familiers à leurs longues journées.  
Probes et solennels, appelés par les dieux  
Ils sont morts sans avoir épuisé leurs années.

### LE JOUEUR D'ORGUE

**A**ssis devant l'orgue aux cent bouches  
Ses doigts caressant au clavier  
L'ébène et l'ivoire des touches;  
On voit le joueur se plier.

Grêle parmi la masse sombre  
Du vertigineux instrument:  
Les yeux pleins de lumière et d'ombre,  
Il médite un enchantement.

Tout son corps fragile s'agite  
A l'appel des sons;  
Le séraphin qui le visite  
Lui communique ses frissons.

Et quand l'organiste commence  
L'hymne aux mouvements surhumains,  
Une magnifique démençe  
S'empare de ses faibles mains.

Cet homme est maître de la foule  
Et l'égal des corps glorieux,  
Son chant dans une immense houle  
Crève la voûte, atteint les cieus,

Secouant les cœurs et les pierres,  
Élevant d'un geste inouï  
Les souffrances et les prières  
Jusqu'au séraphin ébloui.

Et lorsqu'enfin la voix décline,  
L'écho s'éloigne incertain  
Quand cette musique divine  
Se disperse dans le lointain.

Les larmes reviennent, secrètes,  
L'ombre éteint les feux du vitrail,  
Les grandes orgues sont muettes,  
La nuit s'accumule au portail.

Alors, l'organiste au front moite  
Descend de sa gloire sans bruit;  
D'une pauvre jambe qui boîte  
Il va titubant, dans la nuit.

*30 décembre 1926*

*IL A PLU...*

**I**L a plu, l'eau s'égoutte et le jardin frissonne.  
Le vent chasse à grands cris par le ciel nébuleux  
Un cortège effrayant de monstres fabuleux.  
Le feu chante et crépite et la vitre résonne.

Au cartel d'acajou l'heure fuyante sonne...  
Craintifs hors du manchon vos jolis doigts frileux  
Caressent vaguement vos cheveux onduleux...  
Sur le tapis persan un angora ronronne...

Dans le vase de Chine une rose s'éteint  
Rose, moins que le rose éclat de votre teint.  
Un souvenir d'antan vous vient à la mémoire.

Attentive à l'appel d'anciennes amours  
Vous rêvez tandis que grisés de parfums lourds  
Vos nerfs font tressaillir votre robe de moire.

PAR les soirs apaisés et par les clairs matins  
Désertant je ne sais quelle irrédelle grève,  
Calme ou tumultueux tu viens à moi beau Rêve,  
Messager fastueux de paradis lointains.

Tu sais me convier à de royaux festins  
Où le cœur se remplit d'une sève,  
Tu m'étreins brusquement mais ton étreinte est brève,  
Tu recules, pâlis, t'éloignes puis t'éteins.

Toi qui te vêts d'azur dans un frisson de roses,  
Affolant visiteur des minutes moroses,  
Satrape d'Orient qui viens avec lenteur,

Grand prometteur d'amour, ô toi dont les paresseuses  
Ont la suavité latente des caresses,  
Mon Rêve sois béni, je vis de toi! Menteur!

B.B.C.  
*Juillet 1943*

J'ATTENDS en rêvant les nouvelles  
Tandis que jasant les grillons  
Une ballade de Villon  
Traverse en chantant ma cervelle  
Il fait chaud et la vie est belle.

L'appareil ouvre son œil vert  
Tremblant comme une libellule  
Ondes courtes. Un poste ulule  
Par un autre aussitôt couvert  
Londres s'adresse à l'univers.

« *Parla Londra* » c'est pour « L'Empire »  
O Sicile tes beaux bergers  
Tes vierges sous les orangers  
Redevenus libres respirent  
Et Roméo songe à Shakespeare.

Comment au milieu de l'été  
Pendant que s'endort le village  
Dans l'ombre lourde et le feuillage  
Ne pas chérir la liberté  
Quand on pense à l'éternité.

Mais cette voix qui vient des brumes  
Une féminine voix d'or  
Ensorceleuse dit encor  
Fraîche comme l'algue et l'écume  
Cependant que l'Etna s'allume

« Mille bombardiers sur Hambourg »,  
Voilà l'Allemagne étourdie  
Par Guillaume de Normandie  
Vengeant ses comtés et ses bourgs  
Et soudain roulent les tambours.

C'est là l'héroïque Angleterre  
Jouant du fifre et du canon  
Rosalinde a pour compagnons  
Tous les bombardiers de la terre  
Même Ariel est militaire.

Mais achevant son bulletin  
La voix enchanteresse chante  
Retournons ce soir à Sorrente  
N'attendons pas jusqu'au matin  
Quelque cruauté du destin...

Reviendront les jours de naguère  
Il faut de plus graves propos  
Quand Shakespeare est sous les drapeaux  
Des pleurs il n'en restera guère  
Lorsque finira cette guerre.

## GUITARE

«Dis, passant, l'as-tu rencontrée  
La mignonne enfant adorée?  
Toi qui chemines, sais-tu pas  
Où se sont égarés ses pas ?  
Elle est gracile, elle est jolie  
Et fleure la mélancolie.  
Au fond de ses yeux ingénus  
Dorment des astres inconnus.  
Un caprice me l'a ravie  
L'enfant qui fleurissait ma vie.  
Un matin elle s'en alla  
Et mon horizon se voila.  
Lors! j'attendis l'oubli, frivole  
Pensant que le chagrin s'envole.  
Je croyais mon amour défunt  
Et n'en gardais que le parfum.  
Mais l'amour était en voyage,  
Il reparut un soir d'orage.  
Un soir je le vis revenir  
Par le sentier du souvenir.  
Depuis dans une attente vaine  
Je n'ai su qu'accroître ma peine...  
Dis, as-tu rencontré passant  
L'enfant au regard caressant!  
Dans ton errance aventureuse  
As-tu vu passer l'amoureuse?  
Toi qui chemines, sais-tu pas  
Où se sont égarés ses pas? »  
Mais le vent emporta sa plainte  
Et sa voix depuis s'est éteinte.

TU venais à la vie ainsi qu'aux sources vives,  
Le regard triomphant et les yeux grands ouverts  
Candide, tu voulais conquérir, étonner l'univers  
Et ton rêve atteignit d'ébouissantes rives.

Et ton cœur attendait de superbes convives;  
.....  
Meurtri par le destin décevant et pervers,  
J'ai surpris dans tes yeux des larmes fugitives.

Ta jeunesse ignorait la route et ses détours.  
Il te semblait prochain, le château dont les tours  
Commandent l'horizon d'une cité d'Espagne.

Ton malheur est commun aux enfants de ce temps  
Qu'importe! si la faux a rasé la campagne  
Demain reflleurira le vivace printemps.

Ceux qui regarderont une minute brève  
Votre visage ensoleillé  
Seront jusqu'à leur fin possédés par le rêve.

Quand tous leurs souvenirs se seront effeuillés  
Pour contempler ce clair visage  
Ils ouvriront encore des yeux émerveillés.

Ceux-là qui vous verront poursuivront le mirage  
Errant au hasard des chemins  
Ils marcheront pensifs tout le long de leur âge.

Chercheurs d'azur et d'or, étranges pèlerins  
Ils s'en iront vers les madones,  
Un vaste espoir au cœur et des fleurs dans les mains.

Mais leur unique vœu, la Vierge leur pardonne,  
Montera vers vous chaque jour,  
Ceux qui vous aimeront n'aimeront plus personne  
Esclaves d'un unique amour.

SECRÈTEMENT nous nous en irons  
Vers nos amours des lointaines îles.  
Avec le vent nous voyagerons  
Sans émouvoir les marbres tranquilles.

Plus incertains que le moindre espoir  
Nous partirons chargés de nos rêves  
Et nous verrons au loin chaque soir  
Les feux changeants de nouvelles grèves.

Les jours fuiront ivres comme nous  
En nous portant comme sur des palmes.  
Nous les croirons tant ils seront doux  
Comme les dieux éternels et calmes.

Mais une nuit il pleuvra si fort  
Nous aurons l'âme, hélas si mouillée,  
Que ce sera l'heure de la mort  
Nous appelant de sa voix rouillée.

Avec le vent nous nous en irons  
Enveloppés de nocturnes voiles  
Secrètement nous voyagerons  
Dans l'infini, tout rempli d'étoiles.

### TROIS FLEURS

TROIS fleurs, trois dahlias, un rose,  
Un blanc, un de sombre couleur  
Où le silence se repose  
Trois jeunesses pures, trois fleurs

Au cœur de l'été se balancent  
Devant le couchant cramoisi  
Et d'un lourd feuillage s'élancent.  
Quand un doigt nacré les saisit

L'un après l'autre ainsi qu'un songe  
Ils tombent sous un doux regard  
Quel amour n'est pas un mensonge  
Quel destin n'est pas un hasard?

Trois fleurs dans le soir qui s'attriste  
Dormant sur un lit parfumé  
Comme la tête du Baptiste  
Sur le bras blanc de Salomé.

## DOULEUR

Tu frappes encor à ma porte  
Et tu voudrais me faire peur!  
Tu ne seras pas la plus forte,  
J'aurai raison de toi, douleur!

Je serai ton hôte et ton maître  
Pour t'accueillir et te dompter  
Tu m'as choisi sans me connaître  
Et tu ne veux plus me quitter;

Amoureuse, avide et sans âme  
Bouche furieuse qui mord  
Je connais ton épithalame  
A ceux-là qu'épouse la mort.

Mais les inhumaines étreintes  
De tes bras souples et mouvants  
Ne m'arracheront pas des plaintes,  
Dure compagne des vivants.

Dégagé de tes sombres voiles  
Quand ta morsure aura cessé  
J'élèverai jusqu'aux étoiles  
Mon cœur palpitant et blessé.

*2 avril 1927*

## ILS SONT PARTIS

Ils sont partis pour cette guerre  
Laisant derrière eux leurs amours  
Pleurant la nuit, chantant le jour  
Ils ont fait le tour de la terre ;  
En y songeant le cœur se serre.

Des enfants d'autour de vingt ans  
Coquelicots hauts sur leur tige  
Leur beauté donnait le vertige  
Droits comme les blés de nos champs  
Dorés par les soleils couchants.

Ils sont partis sans un murmure  
Une fleur aux lèvres, tandis  
Qu'on les chassait du paradis  
Cueillant aux buissons une mère  
Hardis chevaliers sans armure.

Ils n'ont pu sauver leurs amours  
Ils sont tombés dans les batailles  
Désignés par leur haute taille  
Fatigués de marcher toujours  
Ils s'étaient battus tous les jours.

Le printemps et ses pousses vertes  
Sur leur tombe feront fleurir  
Le laurier blanc du souvenir  
Couronnant de mousses couvertes  
La Victoire aux ailes ouvertes.

*MERIDIENNE*

**M**ILLE taches de feu sur les montagnes nues  
Ont chassé les bergers et leurs brûlants troupeaux,  
Au loin meurent les voix des forces inconnues,  
Voici l'heure de l'ombre et l'heure du repos.

Et voici que la pure et claire intelligence  
Oubliant l'infini sous le poids du soleil  
Objet humilié d'une obscure vengeance  
Devient comme un beau chat l'esclave du sommeil.

LES doigts purs de l'enchanteresse  
Et le baume du guérisseur,  
La Flamme qui durcit le cœur  
Comme cette argile où se dresse  
Le jeune corps d'une déesse,

Les doigts blancs, le baume et le feu  
De sa rayonnante morsure  
N'ont fait qu'élargir la blessure.  
Il n'est plus rien sous le ciel bleu  
Pour me guérir de son adieu.

V oici que maintenant tout se réduit à vous  
A vos graves accents, insondables prières,  
Après avoir longtemps ici-bas fait les fous  
Il ne nous reste plus que vous sur cette terre.

Oraisons dans le soir, lyres de la douleur,  
Larmes, vivante source et citerne profonde,  
La lampe s'est éteinte et l'étoile et la fleur  
Il ne nous reste plus que vous seules au monde.

Il ne nous reste plus que vos lentes ardeurs,  
Ce long gémissement orchestré par les anges  
Et du passé lointain les défuntes splendeurs  
Orgues et violons remplis de voix étranges.

Appels de chaque jour résignés et puissants  
Les implorations de nos voix fatiguées  
Montent vers vos yeux clos, Seigneur, comme un encens  
Nos pleurs ont fait des cieux des terres irriguées.

Préludes, chants... le rêve et tout le drame humains  
Nous élevons vers vous la cendre qui nous reste  
Des peines de nos cœurs et de nos pauvres mains  
Faites de tout cela quelque flamme céleste.

La tristesse est en nous et l'ombre et le regret  
Les souvenirs brûlants, le silence et l'attente.  
Mais par votre faveur nous gardons en secret  
L'ivresse de l'amour et sa voix haletante...

LE fulgurant soleil du solstice est lui-même  
Une petite flamme aux portes de la nuit  
Et l'abîme éternel où l'espérance luit  
Interminable et noir est tel que mon cœur l'aime.

Pour croire à nos amours nous faut-il plus d'étoiles?  
Le cap des souvenirs brille de mille feux,  
Autant de solennels et frémissants aveux  
Dans la secrète nuit où la mort se dévoile.

Que l'ombre est amicale et pleine de lumières  
Après l'éblouissante fête du soleil  
Les yeux s'ouvrent en nous dès que vient le sommeil,  
Pous nous livrer enfin des formes familières.

Tout l'espace est à nous si nos mains le contiennent  
Et si notre pensée est plus vaste que lui  
Et nous vivrons toujours alors que tout périt  
Pourvu que dans le vent, nos cendres se souviennent.

**T**OURNE la terre! et roule dans l'espace...  
Tu veux savoir où nous serons demain,  
Que nous importe hélas! tout ce qui passe  
Puisque la mort est au bout du chemin!

Je voudrais bien aller au bout du monde  
Pour échapper aux griffes de l'ennui!  
Tourner toujours sur la machine ronde  
Jusqu'à la fin du jour et de la nuit!

On n'en peut plus n'est-ce pas ô mon âme,  
O ma compagne aussi lasse que moi!  
En te laissant en garde à Notre-Dame  
Qu'il serait doux de partir sans émoi;

— Indifférent à la terre en délire  
Qui ne peut pas s'arrêter un instant  
Vers le repos de Vega de la Lyre  
Où le sommeil des astres nous attend.

J'AI mis de sombres fleurs sur le fond bleu des mers,  
Ne sauras-tu jamais ce que fut ce voyage  
Et le secret des nuits dans les gouffres amers  
D'où revient quelquefois l'écho de ce naufrage?

Je me souviens qu'une ombre apparut vers le soir  
Pour endormir la peine et fermer la blessure  
Et, vers l'aube, je crois, quelqu'un parla d'espoir  
Détresse d'un baiser dans une chevelure,

Mains pures sur des mains souffrantes, ô douceur,  
Maintenant c'est si loin qu'on dirait un mensonge  
J'ai perdu ma mémoire et j'ai perdu mon cœur  
Et tous mes souvenirs s'éloignent comme un songe...

## RECIT

IL était une fois... le grillon a chanté,  
Vois, les dieux du foyer dansent autour de l'âtre  
Et la nuit s'alanguit comme une nuit d'été.  
Le vent pour l'écouter a retenu son souffle,  
Pour le lierre attentif les persiennes s'entr'ouvrent  
Et les parfums du bois entrent dans la maison.  
La vieille dame assise au fond de sa bergère  
Du geste qui jadis tricotait des mitaines  
Entremêle ses doigts polis comme l'ivoire,  
Ou sur ses cheveux blancs ajuste une dentelle  
Un beau point d'Alençon du temps de sa jeunesse.  
« Il y a bien longtemps de ça » dit la grand-mère,  
Et voici que la lampe avive sa lumière,  
L'horloge a oublié sa maladie de cœur,  
La moire des coussins murmure une caresse...  
Tous ceux de la maison qui s'en étaient allés  
Pour un très long voyage en pays inconnu  
D'où l'on croyait qu'ils ne retourneraient jamais  
Sont là derrière les hauts rideaux de cretonne,  
La bûche a maintenant des reflets de rubis,  
Pour s'être dépouillée de sa robe de cendre  
Car le Prince Charmant est tout près de venir  
Et pour le recevoir la maison s'est peuplée  
De toutes nos amours, de tous nos souvenirs...  
Ce qui fut une fois peut-il vraiment mourir!

*Été 1932*

### LE FUYARD

Tu pars encore pour un long voyage,  
Mais en reste-t-il qui soient vraiment longs ?  
Tu cherches follement de nouveaux paysages  
Et d'autres, et d'autres horizons,  
Tu penses t'apaiser sur le pont des navires  
Qui touchent les ports des mers lointaines,  
Il n'y a plus de mers dignes de ce nom,  
L'espace a livré ses secrets ; et tout s'oublie,  
Tout s'oublie, hormis la cause de ta détresse.  
Seule ton angoisse demeure, et tu sais bien  
Qu'elle durera autant que ton souffle.  
Tu pars quand même pour le plus long voyage  
Qu'on puisse faire sur la terre,  
L'océan et les vents t'étreignent.  
Tu as fait le tour des vanités humaines,  
Tes oreilles bourdonnent du tumulte des cités,  
Tu t'es recueilli devant les victoires décapitées  
Combien de femmes et de miroirs ont connu ton visage ?  
Pars si tu veux. Va d'un continent à l'autre,  
Sur les paquebots et sur les routes,  
Et par les raccourcis de l'air,  
Ah ! tu peux rire ou pleurer selon le vent,  
Rire et pleurer à ton aise,  
Le souvenir de ta jeunesse,  
Tu peux t'accrocher à tes rêves,  
Partout, toujours, toujours, toujours,

Dans le silence et dans le bruit,  
Dans la nuit et dans la lumière,  
Tu trouveras toujours tant que ton cœur battra  
Si loin qu'iront tes cris, si loin qu'ira ta vue,  
Tu trouveras toujours cette porte fermée  
Porte hautaine du mystère  
Les battants impassibles et qui jamais ne furent  
Ouverts à un vivant,  
Le seuil qu'un être qui respire  
Ne franchira jamais, jamais,  
C'est pour cela que rien, jamais, ne t'apaisera sur la terre  
Jusqu'au dernier asile que couvrira la pierre où s'ancreront tes os,  
Jusqu'au port que drague, en songeant, au pain quotidien,  
En fumant sa pipe, en chantant une chanson à boire,  
Notre frère le fossoyeur.

LA vigne est dépouillée et mon cœur est à nu  
Voici l'hiver rouillé, le ciel couleur de sable  
Les feuilles dans le vent partent pour l'inconnu.  
Quel hôte se mettra ce soir à notre table  
Qui boira notre vin sans nous dire son nom  
Et parlera de mort en remplissant son verre,  
Quel messager en pleurs chantera la chanson  
De ceux-là qui s'en vont reposer sous la terre ?  
Les arbres sont courbés et mon cœur est ouvert,  
La nature s'éteint comme une vieille femme  
Le couchant a livré son dernier rayon vert  
Mais mon vieux cœur fêlé conserve encor sa flamme  
Il est comme le roc où chante le torrent  
Un roc fêlé rempli des bruits de l'avalanche  
Qui porte avec le poids des neiges et du vent  
Les sommets écroulés de la montagne blanche  
Quel envoyé des dieux viendra ce soir vers nous ?  
L'air est plein de secret, d'appels et de silences,  
Et l'on dirait le cri d'un grand moine à genoux  
Qui d'un cloître oublié vers l'infini s'élance.

Jusqu'au jour où la mort enfin nous rassasie  
L'existence n'est rien sans vous, ô Poésie,  
Souffle des dieux séchant l'averse de nos pleurs,  
Musique, apaisement et délices des cœurs  
Dans le bourdonnement des terrestres alarmes.  
Qui parlerait sans vous de la beauté des larmes,  
Quel chant s'élèverait harmonieux et pur  
Du désert des vivants à l'éternel azur ?  
Chœur des Muses, qui fait dans nos étroites bornes  
Les levers de soleil sur les horizons mornes  
Et la douceur des nuits en nos cœurs désolés.  
Ah, violons divins, poèmes étoilés  
Vous êtes dans la course où notre chair se lasse  
Un peu d'éternité qui traverse l'espace  
Et sur la terre où l'homme en naissant est banni  
Vos furtives lueurs éclairent l'infini !

*28 janvier 1927*

## PAYSAGE

**L**E soleil est au tiers de sa course,  
La neige fond sur la montagne,  
Les premières verdure pointent et couvrent d'émeraude  
la terre brune  
La mer s'est apaisée et mille tempêtes intérieures  
ont pris fin.

Au seuil du printemps, que l'irréel se dévoile, que les esprits gracieux nous visitent; où est Ariel? où sont les fées? où les divinités des forêts et des eaux?

Les monstres sont rentrés dans leurs cavernes, l'affreux caliban, la troupe des usuriers, les sorcières hideuses, les curieux qui ricangent, tous ceux qui méditent un mauvais coup. Ils ont disparu avec la fonte des neiges, avec l'épuisement du tonnerre.

Assez de négoce, de fabriques, de cheminées d'usine, assez de services obligatoirement reçus et rétribués, assez de servitudes et de trahisons!

L'arc-en-ciel va d'Orient en Occident. Cueillons les premières violettes. Que pour la danse, les jeunes filles apprennent leurs tuniques et chaussent le cothurne. Entends au loin le chant de la flûte...

La civilisation s'étant réfugiée dans les entrepôts frigorifiques, les pâtres l'ont su et sont venus vers la ville et la nature a repris son visage athénien.

CETTE musique, je l'entends encore  
C'est la ballade de Chopin  
Un chant grave et doux, et puis  
L'ascension vers les notes claires...  
La main droite sur le clavier  
Anime des voix d'enfants...

De quelles profondeurs vient-elle  
Cette mer lointaine  
Dans l'extrême Nord  
Avec des neiges autour?  
D'où ce vent frais et cette voile  
violette  
Et les glaieuls à la dérive?

Dans ce paysage d'hiver  
Cherche le printemps et la joie!  
La musique nous met en état de grâce.

*31 août 1929*

Ce voile sur les yeux,  
Ces paupières baissées,  
Et le poids de la nuit.  
Ah! libère mon âme avec la tienne  
Du souci que j'ai de ton cœur blessé  
O mon ami  
O mon amour  
Toi en qui je cherche la similitude  
Frère coupé de moi dans l'espace  
Comme on a fendu l'arbre en deux  
Dans la forêt, dans la forêt  
Encore sans clairière  
Où le bûcheron, à grand bruit, fait une place au ciel.

.....

J'irai d'un pas lourd vers ce  
destin sans lumière  
Du pas pesant de l'homme las  
qui a marché depuis le matin  
Et qui voit venir la nuit bâtie de ténèbres  
J'irai comme l'enfant qui a mal  
et qui ne sait où est la blessure  
mais aussi du pas décidé de celui  
qui ne fléchira pas.

LE vent voyage, l'oiseau vole,  
La source chante, le temps fuit,  
La lune monte dans la nuit,  
Et rien, mon cœur, ne te console,  
Mourant de perdre un front si beau,  
Pour la sauver n'ayant plus d'armes,  
J'ai mis mon cœur dedans mes larmes,  
Et tout laissé dans son tombeau,  
L'heure où le soleil baisse à nos yeux et se lève,  
Je regarde passer comme en un livre ouvert  
Illustrant, dans le soir, la nature apaisée,  
Le noir défilé des chèvres dans les pins verts.

I

*LIED*  
DANS LE GOUT DE SCHUBERT

**C**ONTRE la vitre, c'est ta joue.  
Au clair de lune, ton visage.  
Et dans la nuit, ce sont tes yeux.  
Dans le silence, c'est ta voix.  
Et c'est déjà le vieil espoir  
Qui renaît de la longue attente.  
Contre la vitre est-ce bien toi?  
N'es-tu pas l'ombre de ton ombre?  
Je meurs d'attendre ton retour  
Es-tu en vie? Est-ce ton âme?  
N'es-tu pas morte l'an dernier  
Sous le poids de masses d'œillets?  
Ce bruit léger c'est une branche  
Qui ressemble à tes doigts en fleurs.  
Ah ! ce n'est pas ton doux visage...  
Et sans doute mourrai-je un soir  
Avec cette folie au cœur.

## II

### LIED

DANS LE GOUT D'HENRI HEINE

CETTE bûche dans la cheminée, tout l'été j'ai attendu sa flamme ; l'été et tout l'automne quand le froid voyageait au loin.

Tout est tiède et doux encore et le soleil s'est éteint dans un bouquet d'arbres.

Maintenant, la nuit est venue comme, sans prévenir, en cette saison, elle vient. La nuit est venue comme un rideau de théâtre descend, comme un visage clair soudain se couvre d'ombre, comme une lumière s'endeuille quand vient le moment des étoiles.

Tout est tiède encore, mais cette flambée manquait à mon cœur. Elle manquait à mes mains, à mes yeux remplis de violets de l'horizon.

J'ai espéré ce feu comme on espère un souffle. Un jeune visage s'illumine, un jeune visage penché qui est un Rembrandt dans cette lueur.

Des mois j'ai attendu cette flamme de résine odorante et d'amour.

Le feu est là, j'éteins les lampes, la nuit est douce. C'est l'heure où l'on a besoin d'un autre, de quelqu'un qui ne vous ressemble pas et de quelqu'un qui vous ressemble, d'un visage étranger et d'un frère inconnu.

Le feu qu'on anime, qu'y met-on de soi qui brûle et chante?  
Danses dans le brasier. Souvenirs. Défaites. Retours sur soi et cette  
blessure rouverte. Gestes de l'hiver qui vient et qui annonce la mort.

Tout le bois de la forêt pourrait brûler dans cette cheminée.  
Les pommes de pin sèches éclatent et crient. Fin d'automne.

Tout le passé était dans cette flambée. Et des années, incinérées,  
sont devenues cette cendre sans urne, cette cendre que le  
silence disperse.

O fuite de jours. Tristesse. Retours inassouvis. Départs sans  
retours.

*25 décembre 1952*

## VOIR

IL faut voir pendant qu'on a des yeux  
Et au delà de ce paysage nu  
De cette nature dépouillée  
Trouver la lumière qui danse.  
Il faut voir avant la tombée du soir  
Avant l'invitation de la nuit  
Quand se verrouillent les portes du temps  
Avant l'appel du sommeil.

\* \* \*

Mais quand nous aurons touché la forme la plus lointaine et  
perçu la plus lointaine image  
Et passé la dernière étoile, la dernière, sans doute, dans sa  
course  
Restera le désir haletant d'aller plus loin, encore plus loin  
De voir plus loin, plus loin encore,  
Jusqu'au bout de ce qui ne veut pas finir  
De ce qui ne finira jamais  
D'un infini qui n'est jamais que le seuil  
Qui est toujours le commencement  
Où le dernier pas est seulement le premier  
Et la dernière halte à peine un début de marche.  
Ah! quel voyage nous mènera dans cette hôtellerie du silence  
En pierres roses, dans les nuages,  
Toute en fleurs, comme celles du pommier,

Toute en rêve comme le printemps qui se dessine ?  
Ah ! quel chemin sera le tien et le mien,  
Quel chemin,  
Où la borne kilométrique soit une nébuleuse  
Et le passant sur la route, une comète angoissée ?  
Mais il faut voir, il faut voir ; nos yeux sont faits pour cela  
Les noirs, les verts aux ombres de gouffre et les autres.  
Cette multitude de prunelles en feu  
Aveugles dans les ténèbres sans le secours des nocturnes  
Sans la sage chouette qui regarde pour nous quand nous ne  
voyons pas.  
Et, chuchote la chouette : il faut voir ; il faut savoir, dit-elle,  
Et je sais voir pour les aveugles, dit-elle encore.  
Pour ceux dont la sagesse est éteinte  
Dont le cœur est une cécité  
Dont l'intelligence est celle des jours de l'enfance.  
Et n'est-ce rien, dit le nocturne, d'être homme et de voir ?  
De faire, à travers ce crâne dur,  
D'un mouvement invisible ce bond dans les étoiles ?  
Mille années-lumière chaque seconde et puis mille autres,  
Ainsi va notre pensée que nulle course ne dépasse  
Parce que là où elle voit, elle est.

\* \* \*

Ah ! voir ! rencontrer les traces suprêmes, dans l'essoufflement  
de la divine entreprise.  
Tomber aux pieds de Dieu, brisé, pantelant, dans un long cri  
d'amour...

*25 décembre 1950*



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	5
<b>VERS ANCIENS</b>	
Départ	7
Retour à la Terre	8
Par les monts	10
Des mots simples	11
Ce combat qui se poursuit	12
Sibylla	14
Aimer, souffrir	15
Ah! faut-il que je porte ton deuil	16
Les illusions perdues	17
Ce matin clair et pur	18
Philosophie	20
La dame à la rose	22
La plume d'acier	23
Jusqu'au jour où la mort	24
La maison des champs	25
<b>IMPRESSIONS DE PARIS</b>	
Saint-Germain-des-Prés	29
Le bénédictin	30
Faubourg Saint-Germain	31
A des amis français	32
<b>LA NOUVELLE MOISSON</b>	
Accueille ce frisson	35
Est-ce un espoir	36
Au delà du temps gris	37
Introspection	38
Le grain de sable	39

	Pages
Je réveille en toi-même	40
Pour une musique de Ravel	41
Les grands navigateurs	42
Nous poursuivons le temps	43
Si les jours ont passé	44
Que serions-nous sans toi, tendresse!	45
O diversité des visages!	46
Tout cela finira	47
Je dirai ta beauté sévère, ô solitude!	48
Échappe au séducteur	49
Le courroux de ce vent	50
Subconscient, force innomée	51
Vous demeurez pour moi tangibles	52
Je n'entends plus ta voix	53
La vieillesse du sage	54
Quel est le taciturne amour	55
Chant sans paroles!	56
Je sais que tes yeux d'ombre	57
Le banquet	58
Aussi loin que j'irai	59
Sérénade	60
Vivre dans le passé	61
O Racine! ô Vigny!	62
Cette première pluie	63
Voici le sentier d'autrefois	64
Je dirai les peines perdues	65
Je songe	66
O périples de la pensée	67
Crépuscule léger	68
Ne commets pas cette imprudence	69
Je ne sais pas	70
Ne parlons plus jamais	71
I. Inscriptions	73
II. Pourquoi livrer au vent	74
III. Belle et nue et sans fard	75
IV. Cadran solaire	76
V. Portail d'abbaye	77
Les vieilles pécheresses	78
Ève	79
Soir tropical	80

	Pages
Je ne suis pas de ceux	81
Deux-Novembre	82
Credo	83
Quia pulvis es	84
A la mémoire d'Anna de Noailles	85
O visages blessés	86
Sœur Thérèse	87
Fragments d'une méditation	88
Angoisse	90
Prière	91
Le repos	93

#### POÈMES INÉDITS

A.D. 1936	97
Matines	98
Le vieux passage	99
Le joueur d'orgue	101
Il a plu...	103
Par les soirs apaisés	104
B.B.C. juillet 1943	105
Guitare	107
Tu venais à la vie	108
Ceux qui regarderont	109
Secrètement nous nous en irons	110
Trois fleurs	111
Douleur	112
Ils sont partis	113
Méridienne	114
Les doigts purs de l'enchanteresse	115
Voici que maintenant	116
Le fulgurant soleil du solstice	117
Tourne la terre!	118
J'ai mis de sombres fleurs	119
Récit	120
Le fuyard	121
La vigne est dépouillée	123
Jusqu'au jour où la mort	124
Paysage	125
Cette musique, je l'entends encore	126

	Pages
Ce voile sur les yeux	127
Le vent voyage	128
I. Lied dans le goût de Schubert	129
II. Lied dans le goût d'Henri Heine	130
Voir	132



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE L'ARAB PRINTING PRESS  
A BEYROUTH  
1994



